

La colonisation du Viet Nam et le colonialisme vietnamien

The Colonizations of Viet Nam and Colonizing Viet Nam: The Historical and Cultural Context of The Vietnamese Wars

Thanh H. Vuong

Volume 18, numéro 3, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702210ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702210ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vuong, T. H. (1987). La colonisation du Viet Nam et le colonialisme vietnamien. *Études internationales*, 18(3), 545–571. <https://doi.org/10.7202/702210ar>

Résumé de l'article

To attack the rules is to outmaneuver the friends and foes at the lower level of the game of policies and alliances. The rules are at the higher level of the context of that game, the historical and cultural context of warring Viet Nam. What makes Viet Nam unique is its social organization based on a loosely knitted network of villages through deep and strong relations capable of repelling intruders and invading neighbors, both moving and still like the moon underneath. Here, the chinese civilization has made a new nation assimilating the model and resisting the domination. Elsewhere, the be same chinese civilisation has made another chinese provinces.

History of Viet Nam is written by an advancing front of modest and primitive villages from a delta to the next, from the gulf of Tonkin to the gulf of Siam, « vietnamizing » the nature and the peoples on its passage by the plow and the sword. South Viet Nam was cambodian land a century ago and the french colonial administration put an end to the siamese-vietnamese « condominium » over Cambodia after a short 0 to 0 fight between Siam and Viet Nam, the first claiming its western part of the vietnamese colony de facto and de jure. Cambodia was then ruled by a vietnamese general governor assisted by two lieutenant governors. The present vietnamese occupation of Cambodia, in this perspective, may be both a « prelude » to the continuation of this advancing front of villages, the confrontation between Viet Nam and Thailand (fancy and hegemonistic name for Siam since 1939) for the leadership of South East Asia and a « fugue » for warring Viet Nam to solve its political and economical problems, a country and people forged in war and for war during these four decades. The vietnamese claim of the Mekong river as a link may be translated in german word as « Anschluss » or reunification.

LES COLONISATIONS DU VIET NAM ET LE COLONIALISME VIETNAMIEN

Thanh H. VUONG*

**ABSTRACT — *The Colonizations of Viet Nam and Colonizing Viet Nam:
The Historical and Cultural Context of The Vietnamese Wars***

To attack the rules is to outmaneuver the friends and foes at the lower level of the game of policies and alliances. The rules are at the higher level of the context of that game, the historical and cultural context of warring Viet Nam. What makes Viet Nam unique is its social organization based on a loosely knitted network of villages through deep and strong relations capable of repelling intruders and invading neighbors, both moving and still like the moon underneath. Here, the chinese civilization has made a new nation assimilating the model and resisting the domination. Elsewhere, the be same chinese civilisation has made another chinese provinces.

History of Viet Nam is written by an advancing front of modest and primitive villages from a delta to the next, from the gulf of Tonkin to the gulf of Siam, « vietnamizing » the nature and the peoples on its passage by the plow and the sword. South Viet Nam was cambodian land a century ago and the french colonial administration put an end to the siamese-vietnamese « condominium » over Cambodia after a short 0 to 0 fight between Siam and Viet Nam, the first claiming its western part of the vietnamese colony de facto and de jure. Cambodia was then ruled by a vietnamese general governor assisted by two lieutenant governors. The present vietnamese occupation of Cambodia, in this perspective, may be both a « prelude » to the continuation of this advancing front of villages, the confrontation between Viet Nam and Thailand (fancy and hegemonic name for Siam since 1939) for the leadership of South East Asia and a « fugue » for warring Viet Nam to solve its political and economical problems, a country and people forged in war and for war during these four decades. The vietnamese claim of the Mekong river as a link may be translated in german word as « Anschluss » or reunification.

L'alliance entre le Viet Nam et la lointaine Union soviétique ne vient pas seulement de la formation « moscoutaire » des dirigeants de Hanoï; elle est nécessairement une parade contre la menace réelle ou mythique du grand voisin gênant du Nord, comme celle du Cambodge avec la Chine, ce « grand dragon »¹, pour parer aux menaces bien réelles du voisin gênant d'Orient. Peut-on encore parler de menaces réelles lorsque l'APV (Armée Populaire Vietnamienne) stationne au Cambodge pour y faire la police, pour calmer les ardeurs des « Khmers rouges »? Tout comme en 1658 où un corps expéditionnaire vietnamien intervint

* *Chargé de cours au Département de science politique de l'Université Laval.*

1. Joseph BUTTINGER, l'historien américain, a titré son livre sur le Viet Nam d'une façon claire et non sans humour: *The Smaller Dragon*, New York, Praeger, 1975.

Revue Études internationales, volume XVIII, n° 3, septembre 1987

dans les interminables luttes intestines opposant les divers prétendants au trône khmer.

Dans un précédent article², j'ai évoqué, par de légères touches superficielles, le contexte historique des deux guerres d'Indochine : la première (1946-1954) pourrait être nommée « guerre d'Indochine » à contenu vietnamien, puisque ce fut principalement le Viet Minh le maître d'oeuvre et que les batailles se déroulèrent principalement au Nord-Viet Nam (Tonkin) avec des combats marginaux sur tout le territoire indochinois ; la deuxième (1955-1975) se nommerait « guerre du Viet Nam » à contenu indochinois. Après la débâcle américano-saïgonaise du 30 avril 1975, les prétextes tombèrent et les alibis se révélèrent pour arriver aux « guerres pédagogiques » entre le Viet Nam et la Chine et entre le Viet Nam et le Cambodge, en hiver de 1979. Guerres pédagogiques qui remettent à jour et au grand jour les colonisations chinoises multiséculaires du Viet Nam et le colonialisme vietnamien qui a purement et simplement annexé la partie orientale du Cambodge pour en faire la Cochinchine ou Sud-Viet Nam.

Cet article se propose de présenter une petite histoire du pays Viet articulée sur les colonisations du Viet Nam et le colonialisme vietnamien qui rendent significantes et significatives les politiques vietnamiennes contemporaines.

Général par nécessité et professeur d'histoire pour assurer sa pitance, Vo Nguyen Giap relate l'histoire du Viet Nam comme une suite de guerres de libération.³

En raison de sa position géographique dans l'Asie du Sud-Est, depuis sa fondation, notre pays a dû presque constamment lutter contre les invasions étrangères. Ce combat ininterrompu pour la survie de la nation a fait de notre histoire une longue épopée illustrée par de valeureux et sublimes faits d'armes. Du début de l'ère chrétienne jusqu'au XVIII^{ème} siècle, en ne comptant que les conflits à l'échelle nationale, notre peuple a livré plus de vingt guerres pour la libération du pays ou la sauvegarde de la souveraineté nationale.

Sous la domination des féodaux étrangers, qui dura dix siècles, notre peuple n'a cessé de s'insurger pour reconquérir son indépendance...

Dès le milieu du XIX^{ème} siècle, au début de l'agression colonialiste française, tandis que la cour des Nguyen capitula honteusement, notre peuple se dressa héroïquement dans tout le pays, sous la direction de grands patriotes tels...

Et on pourrait resservir l'avertissement lancé par Paul Valéry à l'effet que l'histoire est la plus dangereuse des alchimies de l'intellect, comme fabulation pour mythifier le passé (*muthos*: fable), rationaliser (dans la signification freudienne d'auto-justification *a posteriori* et de construction névrotique) le présent et mystifier le futur.

2. Thanh H. VUONG, « Théorie des contextes et relations internationales : départ de la première guerre d'Indochine », in *Etudes internationales*, vol. XVII n° 3, septembre 1986, pp. 571-597.

3. Vo Nguyen GIAP, *Guerre de libération, politique-stratégie-tactique*, Paris, Éditions sociales, 1970, pp. 13-15.

Giap désigne le millénaire de colonisation chinoise du Viet Nam par « la domination des féodaux étrangers » et rappelle le siècle de colonisation française. Ceci éclaire ce mot du Président Ho Chi Minh rapporté par Paul Mus⁴, qui affirme le tenir de bonne source, mot dont la verdeur n'est pas indigne des lettrés classiques vietnamiens et de Henri le Béarnais: « Plutôt flairer un peu la crotte des Français que manger toute notre vie celle des Chinois ». D'autre part, on s'inquiète du silence de Giap quant aux guerres de conquête qui ont emmené les Vietnamiens jusqu'à Saïgon (maintenant Thanh Pho Ho Chi Minh ou Ho Chi Minh-ville) qui fut un village cambodgien de pêcheurs dénommé Prey Kor tombé aux mains des Vietnamiens en 1672.

Chez Giap, patriote authentique et chef de guerre accompli, le cadre est « la domination des féodaux étrangers qui dura dix siècles » et « l'agression colonialiste française ». La perspective est celle d'une « longue épopée illustrée par de valeureux et sublimes faits d'armes ». La ponctuation, ou découpage en intervalles privilégiés d'une séquence d'actions réciproques ou interactions, chez Giap est celle où « notre peuple n'a cessé de s'insurger pour reconquérir son indépendance. »

Parmi les axiomes de la communication précédemment exposés⁵, prenons ces trois que nous tenterons d'exploiter pour comprendre les politiques et les alliances du Viet Nam contemporain dans ses relations diplomatiques et guerrières avec le Cambodge, la Chine et l'Union soviétique, ainsi que dans ses intentions pour le futur vis-à-vis de la Thaïlande (nom qu'a pris le Siam depuis 1939):

- Aucune communication ne peut être adéquatement comprise ou analysée au seul niveau où elle a lieu;
- Tout message implique au moins trois niveaux d'organisation: la perspective (qui contraint), le cadrage (qui contraint) et la ponctuation;
- La métacommunication définit soi, autrui et leur relation;

Le contexte historique, ainsi « cadré », « ponctué » et mis en perspective par Giap rend signifiantes et significatives les politiques et les alliances vietnamiennes qui sont des messages de l'ordre de la communication, tandis que ce contexte historique est de celui de la métacommunication.

À propos de la métacommunication, on rappelle ces axiomes:

- La métacommunication (communication sur la communication) signifie:
 - a) La communication sur une communication en général (par exemple, cette assertion);
 - b) La communication sur une communication particulière (comme ces commentaires sur un discours de Giap);
 - c) La communication sur un mode de communication au sujet de la communication sur un autre mode (comme une histoire écrite au sujet de la paix et la guerre, des hommes et des femmes, etc.);

4. Paul MUS, *Viet Nam, sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952, p. 85.

5. Thanh H. VUONG, *op. cit.* pp. 585-586.

- La métacommunication du type a) est restreinte à la société humaine, les types b) et c) se trouvent surtout dans le monde animal et le monde humain;

Paul Mus, distingué sociologue et esthéticien, professeur au Collège de France et membre de l'École Française d'Extrême-Orient, énonce l'histoire du Viet Nam dans la perspective ethnologique et le cadre est celui de l'interface entre les deux civilisations fondatrices: l'indienne et la chinoise. Sa ponctuation met au départ la configuration du terrain ou nature inorganique qui contraint la végétation qui, à son tour, oriente et limite les possibilités des activités humaines:

Cette géographie n'est qu'un instant de l'histoire. C'est par ce déversoir filtrant, aux passages étranglés, tout en bas de l'immense Chine, que s'est, pour une grande part, peuplée l'Indochine, d'une côte à l'autre, là où se répartissent aujourd'hui les États modernes: Viet-Nam, Laos, Birmanie, Siam et, plus au Sud, Cambodge et Malaisie.

La configuration du terrain a fait d'avance le lit de l'événement; au Nord, tout s'ouvre, mais difficilement, vers la Chine; la voie de terre paraît au contraire barrée, à l'ouest, du côté de l'Inde, à qui il reste bien la voie maritime, mais par le grand détour des Straits... À l'extrémité d'un continent fermé aux mouvements transversaux, les masses vietnamiennes se trouvent acculées au Pacifique.

Elles sont comme aux Thermopyles de l'Asie Sud-Orientale. Là, en effet, par des voies ardues, mais certaines, aboutit la prépondérance de la Chine. Ce serait dire, si l'on s'en tenait à cela, le caractère précaire que la géographie et une stratégie géopolitique attribueraient à l'établissement du peuple vietnamien le long de l'échine côtière.

L'histoire contredit toutefois cette appréciation. Elle prouve la solidité de l'installation vietnamienne. Il faut par conséquent qu'un élément ait échappé à l'analyse; s'il ne se rencontre pas dans le cadre naturel, c'est sans doute que les Vietnamiens l'ont trouvé en eux. Le trait marquant de leur comportement est leur soudure au sol qu'ils occupent. Le cadre apparaît en cela, mais seulement par l'occasion qu'il leur a été donnée de s'exprimer.

Entre ces populations, entrées dans l'histoire à partir de 208 avant J-C, vers la bordure méridionale de la Chine et certaines conditions de l'habitat, l'accord s'est avéré si intime que partout où ces circonstances se sont réalisées, aucune race n'a résisté à la poussée des Vietnamiens, pas plus qu'aucune force n'est ensuite venue à bout de leur accrochage au terrain.⁶

La description la plus commune et la plus succincte faite par les Vietnamiens eux-mêmes de leur pays est celle d'un balancier portant aux extrémités deux paniers de riz que sont les deltas du Fleuve Rouge au Nord et du Mékong au Sud; le balancier est constitué des chaînes de montagnes: la « cordillère annamitique ». Une telle imagerie aussi rurale et rustique, venue des fins fonds des réflexes intellectuels et sociaux, devrait inciter toute espérance de victoires à s'appuyer sur cette rusticité du monde rural vietnamien. Toutes les technologies électroniques

6. P. MUS, *op. cit.*, pp. 16-17.

« avancées » de guerre et toute la puissance militaro-industrielle des États-Unis n'ont pu venir à bout de cette rusticité du monde rural dont le symbole est la bicyclette de la « piste Ho Chi Minh » assistée par quelques camions et quelques chars d'assaut. Les batailles d'Indochine furent des batailles de logistique et de galeries souterraines livrées par des paysans, effectifs et efficaces, sans le panache de rutilantes charges de cavalerie.

L'histoire vietnamienne a donc coulé sur l'Indochine à la manière d'une inondation, emportant les autres peuples, partout où ceux-ci occupaient un sol bas, en rizière ou que l'on pût mettre en rizière.

Contre-épreuve décisive, cette épopée ethnique s'était arrêtée au pied des contreforts du haut-pays — à l'exception de certaines pointes politiques ou militaires, comme la région de Cao Bang, vers le Nord, ou l'enclave de Plei Ku, en pays Moï. Parti du Tonkin, pour arriver jusqu'au Golfe de Siam, à près de deux mille kilomètres de là, le Viet-Nam, à l'époque relativement récente où nous nous sommes associés à son histoire, n'avait pratiquement pas entamé l'habitat des peuplades moïs...

Une thèse bien connue de Pierre Gourou est qu'en pays tropical la culture du riz sous la forme de rizières inondées permet seule le développement d'une civilisation avancée, tout en le limitant. L'expansion vietnamienne répond à cette vue historique. Il faut cependant serrer de près la structure sociale du Viet-Nam, pour expliquer ainsi ses succès, car les Chams et les Khmers connaissaient eux aussi cette modalité de riziculture inondée — à telle enseigne que, dans le Sud-Annam notamment, les vainqueurs n'ont même pas remis en service tous les habiles systèmes d'irrigation des vaincus.

La supériorité pratique de la société rurale vietnamienne a donc historiquement la chance de se trouver, dans les particularités internes, en harmonie avec le système social chinois, qu'elle a imité comme ses rivaux méridionaux imitaient l'Inde.

Le fait qu'enregistre l'histoire générale de l'Indochine, en regard d'accomplissements culturels, artistiques — voire militaires, somme toute comparables — est en effet, une constante progression, contre ses rivaux, du système économique et social vietnamien, d'inspiration chinoise; d'où par l'intolérance foncière* de ce système à l'égard de ce qui ne lui ressemble pas, le recul ou la disparition des peuples de culture indianisante, bien doués à tant de titres, mais selon les formes sociales et spirituelles d'une autre métropole civilisatrice.

Quelle est donc l'originalité de cette culture sino-vietnamienne?

Elle paraît avoir emprunté à son voisin du Nord la force de vaincre ses adversaires du Sud. Mais où a-t-elle puisé celle de résister à son propre modèle, et d'en rejeter la domination politique, après des siècles d'assujettissement? Dès que commence le Viet-Nam, le maître mot de ses problèmes historiques paraît justement se trouver dans cet esprit de résistance, qui associe de façon paradoxale à d'étonnantes facultés d'assimilation une irréductibilité

* Quel est ce double sens où « foncier » se rapporte à l'aspect agraire et à l'aspect fondamental?

nationale à l'épreuve des défaites, des démembrements et des conquêtes. Un millénaire, et plus, d'annexion pure et simple à la Chine, du II^{ème} siècle avant J-C au X^{ème} siècle A.D, loin d'être venu à bout de l'user, paraît l'avoir renforcée.

Ce sont les Annales chinoises qui font sortir le Viet-Nam de ses légendes et lui ouvrent une histoire.⁷

I – GENÈSE DU PAYS DES VIETS

Le peuplement écrit les péripéties de l'histoire. Sur les 33 millions d'habitants que comptait le Viet Nam en 1965 (à savoir 18 millions dans le Nord et 15 millions dans le Sud), près de 30 millions vivaient sur une superficie égale à 20 % de celle du territoire national et le reste de la population errait (et ce terme peut s'entendre littéralement, car la plus grande partie de cette population est semi-nomade, pratiquant la chasse, la cueillette et la culture sur brûlis) sur une étendue supérieure à 250 000km² de plateaux et de montagnes.

Issue des Annales chinoises, cette histoire est écrite par la « longue marche » vers le Sud accomplie avec ténacité d'un petit delta à riz au suivant, jusqu'à l'ouverture de la vaste plaine du Mékong atteinte et soumise au peuplement vietnamien assimilant par la charrue et éliminant au sabre les peuplements antérieurs.

Malgré la très grande diversité de leurs origines raciales, les Vietnamiens constituent aujourd'hui, du point de vue ethnique et culturel, un peuple homogène, mythiquement et réellement. Toute la péninsule indochinoise semble avoir été primitivement peuplée par une population australo-indonésienne assez semblable à celle qui habite aujourd'hui la Nouvelle-Guinée. Ces aborigènes furent repoussés de plus en plus loin dans les zones montagneuses de leur pays par les envahisseurs Thaïs et Mongols venus du Nord et par les Hindous venus de l'Ouest. La migration Thaï a commencé probablement vers l'an 2 000 avant J-C et n'a pas complètement cessé⁸, contenue cependant sur les hauts plateaux par le peuplement vietnamien.

7. L'ouvrage de Maurice DURAND, *Miroir complet de l'Histoire du Viet*, Hanoï, École Française d'Extrême-Orient, 1952, est une intéressante traduction de la correspondance diplomatique entre la Chine et le pays des Viets pendant les années 258-112 avant J-C. Dans un échange diplomatique entre une impératrice Han et le vieux Trieu Da, général chinois qui s'était fait lui-même roi et plus tard empereur du pays Viet, l'impératrice exprima le regret d'avoir à faire verser un sang valeureux de part et d'autre, uniquement parce que Da se disait aussi empereur. Ce dernier répondit qu'il avait été obligé de prendre ce titre parce que ses deux vice-rois s'étaient faits « rois ». La question fut réglée par un remarquable compromis typiquement chinois (qui n'est pas de rejeter les extrêmes et prendre ce qui reste, encore moins la recherche d'un mystérieux « juste milieu ») à travers une *stratégie double*: le roi vietnamien se ferait appeler empereur dans son propre pays, mais il utiliserait le titre de « roi » dans ses relations avec les autres pays. Cet incident, fondateur du Viet-Nam historique, explique peut-être les confusions des auteurs postérieurs qui désignèrent alternativement les souverains du Viet-Nam comme « rois » et comme « empereurs ». Au départ, ce ne fut qu'une banale mutinerie des commanderies chinoises aux marchés de l'empire, comme celle des colonies britanniques d'Amérique et de George Washington, officier britannique félon.

8. Par exemple, en 1961-1962, plusieurs tribus et groupes Thaï Noirs, fuyant devant les éléments communistes du Pathet-Lao, descendirent dans la province de Sayaboury, répétant exactement la migration ancestrale qui a peuplé le Laos et les hauts plateaux du Nord-Viet-Nam.

L'influx hindou aboutit à la création du Siam et de l'empire khmer qui survit encore dans l'actuel Cambodge (devenu Kampuchéa depuis 1975 dans les bouleversements des guerres de libération du Viet Nam); et au royaume du Champa qui n'existe plus aujourd'hui parce que détruit par les Vietnamiens.

On remarquera la proximité entre « Siam » et « Cham », peuples maritimes peu enracinés dans la boue des rizières, tous deux indianisés, en contraste aux Vietnamiens, paysans et sinisés. La langue vietnamienne, mélange d'indonésien monotonique et d'éléments mongols polytoniques (comme la langue chinoise), porte le témoignage de l'héritage racial des Vietnamiens. Une florissante culture indigène de l'âge du bronze (la civilisation de Dong Son) existait au Viet Nam environ 200 ans avant J-C, bien que, selon Joseph Buttinger, l'historien américain, l'âge du bronze succédait à peine à celui de la pierre polie quand l'expansion impériale chinoise éleva soudain les Vietnamiens⁹ à un niveau plus élevé de civilisation. De récentes découvertes archéologiques suggèrent que la civilisation vietnamienne de l'âge du bronze est peut-être même de plusieurs siècles plus ancienne qu'on ne le croyait jusqu'à présent.¹⁰

Les « guerres pédagogiques » entre la Chine et le Viet Nam sont soutenues, sur un autre plan, par des « guerres archéologiques ». Les diverses occupations chinoises qui se succédèrent durant les mille années suivantes laissèrent aussi une profonde empreinte physique sur les Vietnamiens, tandis que dans l'Extrême-Sud, les mélanges raciaux et culturels avec les Khmers et Chams produisirent une souche ethnique encore différente. Les aborigènes qui avaient été repoussés dans les montagnes et hauts plateaux ont maintenu jusqu'à nos jours leur civilisation particulière. Dans le Nord, les Thai, Muong et Méo dominent entièrement l'arrière-pays. Leur degré élevé de civilisation, égal sur bien des points à celui des Vietnamiens des plaines, fait d'eux un élément politique non négligeable. Dans le Sud, les tribus plus primitives des « PMS » ou « Plateaux Montagneux du Sud », péjorativement dénommées « Moï (mot vietnamien pour « sauvages »), ont maintenu leurs structures tribales et sociales, malgré des conditions défavorables à ce maintien.

Il existe encore au Viet Nam deux minorités ethniques importantes. Toutes deux vivent au Sud du 17^{ème} parallèle: les Khmers (Cambodgiens) et les Chinois. Les Chinois, comme colonisateurs ou commerçants ont « coexisté », sans toutefois « cohabiter », avec les Vietnamiens pendant 2 000 ans conservant leurs coutumes et leurs costumes, possédant leur propre école ainsi que leur propre administration à la manière du « *Judenrat* » (Conseil juif) des communautés juives d'Allemagne et d'Europe centrale. Le demi-million de Cambodgiens (ou Khmer Krom, c'est-à-dire « Khmer du Sud », comme on les nomme au Cambodge), dont la présence au Sud-

9. Joseph BUTTINGER, *The Smaller Dragon*, op. cit., p. 75.

10. Dans les découvertes faites en 1960 à Thieu Dong (Thanh Hoa, au nord du Centre-Viet Nam), où des objets vietnamiens furent trouvés sous des couches contenant des objets chinois de l'époque des Han semblent être « une réfutation de la thèse selon laquelle les objets de l'âge du bronze de Dong Son appartiendraient à une civilisation postérieure à celle des Han introduite au Viet Nam pendant leur occupation du pays ». Nguyen Van Ngia et Pham Van Kinh (« Archeological Finds in Thieu Dong », in « *Viet Nam Advances* », Hanoï, octobre 1961, pp. 18-21.

Viet Nam rappelle que cette région a été colonisée par le Viet Nam à une époque relativement récente, sont concentrés dans le delta du Mékong ou à l'Ouest de ce delta. Il est probable que leur entité ethnique disparaîtra d'ici quelques générations. Les dirigeants actuels du Cambodge, bien que défendant les droits de la minorité Khmer Krom, semblent avoir renoncé à l'idée de libérer ce territoire par la force¹¹, à l'exception des « Khmers rouges » qui, en bombardant à travers la frontière en hiver 1978-1979, ont donné aux Vietnamiens l'occasion d'une « guerre pédagogique » et l'occupation militaire du territoire cambodgien actuel.

L'histoire du pays Viet est celle d'un peuple à la fois colonisé et colonisateur, libérateur et oppresseur dans les deux guerres d'Indochine où la troisième pourrait être celle qui rappelle l'anéantissement réel et mythifié de l'empire Cham par les Viets sinisés venus du delta du Fleuve rouge, empire Cham indianisé tout comme le Siam qui s'est nommé Thaïlande depuis 1939, soutenu dans ses prétentions territoriales par le Japon et ayant annexé la province cambodgienne limitrophe de Battambang après une courte guerre franco-siamoise où la France, puissance coloniale tutélaire et protectrice, défaite en Europe, n'a pu résister aux menaces japonaises.

Une grande partie de l'histoire du Viet Nam antérieure à l'an 200 de l'ère chrétienne est ensevelie dans la légende. Il en est également ainsi du passé de l'Europe au-delà du bassin méditerranéen. Il semble qu'il ait existé, entre 500 et 207 avant J-C, un royaume connu sous le nom de Van Lang ou Au Lac, couvrant apparemment une grande partie de ce qui est aujourd'hui la province chinoise de Kuan-Toung et le Nord-Viet Nam. Ce dernier, comme on le verra, a été plus d'une fois une marche frontalière dans la longue et orageuse histoire du Viet Nam. Dien Bien Phu, ne signifie en vietnamien que : « chef-lieu de l'administration préfectorale (Phu) frontalière (Dien Bien) ».

Conquis par des généraux chinois qui avaient rompu avec les empereurs de la dynastie Ch'in, Au Lac devint connu sous le nom de Nam Viet, c'est-à-dire le pays du Sud (Nam) des Viets.¹² Comme il est arrivé souvent au cours de l'histoire du Viet Nam, ce petit État ne pouvait maintenir son intégrité que lorsque son puissant voisin était en difficulté.¹³ Ce qui arriva plus souvent qu'on ne le croit généralement. La dynastie des Han se consolidant en Chine, le Nam Viet fut repoussé lentement du Kuan-Toung vers le bastion nord-vietnamien qui deviendra plus tard,

11. Dans un discours prononcé le 1^{er} mars 1962, le prince Sihanouk, chef de l'État cambodgien à l'époque, déclarait : « Supposons que nous puissions reprendre la Cochinchine (Sud-Viet Nam) ou même qu'on nous l'offre, il est à peine nécessaire de nous dire que la coexistence entre 5 millions de Khmers et 12 millions de Vietnamiens ne serait pas sans danger. Nous serions seulement une minorité et nous serions bientôt dominés par une masse étrangère dans laquelle la nation khmère disparaîtrait ». Agence Khmère Presse, Phnom Penh, 2 mars 1962, p. 4.

12. Le mot « Viet » a toujours désigné les peuples du Viet Nam, le mot « Nam » (Sud) indiquant qu'ils se trouvent au sud de leurs compatriotes placés sous la domination chinoise, tout comme il a existé une Gaule « transalpine » et une Gaule « cisalpine » ; les allobroges transalpins avaient eu même une députation au Sénat de Rome.

13. Les froideurs entre Moscou et Pékin firent bien l'affaire de Hanoï et leurs rapprochements tourmentent les Vietnamiens qui se trouvent menacés de nouveau par le puissant voisin en pleine possession de ses moyens militaires et diplomatiques.

1946-1954, la base du Viet Nam en lutte armée pour se libérer du colonialisme français. En 111 avant J-C, l'empire Han victorieux en Chine écrasa le jeune État vietnamien et, à l'exception de victorieuses et brèves rébellions, il devint pour plus de 1000 ans terre chinoise.

Après la formation d'un État à la suite d'une mutinerie, le Viet Nam fut érigé en protectorat chinois, dirigé par un gouverneur chinois et divisé en régions militaires. Dès le début du premier siècle avant J-C, le pays avait assimilé, en même temps que de nombreux colons chinois (beaucoup d'entre eux ayant fui les Han), presque tout ce qu'il y avait d'utile dans la civilisation de l'occupant: l'écriture, les arts et les croyances.

'La première année de t'iao-lou (679 A.D.) dit un texte chinois traduit par un éminent annamitisant, savant exigeant et sûr, M. Émile Gaspardone — Kaotsong des T'ang transforma cette région en protectorat général de l'Annam. En vérité les établissements étaient rustiques et misérables, petits murs et paillottes que d'autres gens n'eussent pas habités. Puis Li Cong Uan, imitant peu à peu la Chine, établit des commanderies et des sous-préfectures. Cependant le pays entier n'était guère qu'une province chinoise. Un peu plus de dix villages formaient une préfecture secondaire, un ou deux villages une sous-préfecture. Les bureaux officiels étaient fort réduits. Les Chinois qui venaient d'arriver dans le pays en riaient chaque fois en cachette'.

Les érudits vietnamiens traditionnels avaient, en corps, adopté cette appréciation: Voilà encore un trait de l'assimilation culturelle du pays à la Chine classique. Mais ces traditions, suivies à la lettre, prouveraient trop.

En effet les forêts marécageuses du delta du Fleuve Rouge une fois défrichées, quand le pays, mis en rizières, eut été doté d'un gouvernement, d'une administration, d'une agriculture et d'un artisanat à la chinoise, — ce qui en est résulté n'a nullement été une nouvelle province chinoise, mais bien une nouvelle nation, inflexible dans le sentiment qu'elle a d'elle-même. Au Kouang Toung, au Kouang Si, au Yunnan, la civilisation chinoise a fait la Chine sur des éléments ethniques disparates. Au Sud de la frontière historique marquée par Mon Cay, Lang Son et Cao Bang, sous l'influence de cette même culture, c'est au contraire le Viet Nam qui s'est fait. Pour que ce peuple ait trouvé ainsi la force et des raisons de mener à bon terme une résistance intérieure de plus de deux mille ans, sur un sol si disputé et dans une lutte matériellement si inégale, ne faut-il pas que dès le début, et par ce qu'il avait de plus intime, il ait échappé aux formalismes officiels par où la Chine s'était rendue apparemment maîtresse de sa civilisation?

Il semble que dès les origines de l'aménagement agricole du pays le village vietnamien, par sa rusticité même, ait été, pour la nation, un sanctuaire inviolable. Non qu'il fût en force pour résister isolément. Mais cette configuration nationale se rencontrait partout. Elle ne se concentrait en aucun lieu où l'adversaire pût s'en saisir comme on s'empare d'une capitale, comme on abat une dynastie, ou comme on s'asservit une cour.¹⁴

14. P. MUS, *op. cit.*, pp. 19-20.

Mais — et sur ce point les Vietnamiens sont quasi uniques — ils réussirent à maintenir une identité nationale, bien que tout autour d'eux fut devenu chinois. Sur quel mythe se fonde-t-elle cette identité nationale ? Ne serait-ce pas cette tendance de s'émanciper du Chinois assortie d'une tendance à assujettir l'Indianisé ?

L'opposition au gouvernement chinois se développa au fur et à mesure que l'occupation chinoise se faisait plus serrée et plus brutale. Finalement, ce qui pourrait être considéré comme un banal incident d'occupation étrangère : l'exécution d'un petit seigneur féodal déclencha une conflagration. En 39 avant J-C, la veuve de ce seigneur exécuté, Trung Trac et sa soeur Trung Nhi, levèrent une armée qui, en une série de sièges rapides, écrasa les garnisons chinoises dont la discipline s'était relâchée au cours des années. En 40 après J-C, les Vietnamiens, à leur grande surprise, se trouvèrent, pour la première fois depuis 150 ans, libérés de la domination étrangère. Et les soeurs Trung furent proclamées reines du pays. De nos jours, les Vietnamiens leur vouent un culte comme à tous les patriotes qui ont bouté dehors le Chinois, comme l'Anglois pour le François.

Dans un empire aussi vaste que la Chine, la réponse fut évidemment lente, mais quand elle se manifesta, elle fut effective et efficace. Le vieux général Ma-Yuan commença une contre-attaque en 43 et les troupes des deux reines commirent l'erreur fatale d'affronter en rase campagne les troupes régulières de l'armée chinoise aguerrie, les succès militaires précédents dans les escarmouches les enivrèrent. De plus, elles avaient dans leur dos les falaises de la rivière Day. La bataille décisive eut lieu au même endroit où 1908 ans plus tard le général Vo Nguyen Giap opposa ses troupes à celles du maréchal de Lattre de Tassigny après la précédente campagne victorieuse de la R.C. 4 (Route Coloniale 4) dans les montagnes de Cao Bang-Lang Son qui a coûté aux Français de 6 000 à 7 000 morts ou prisonniers, durant la première guerre d'Indochine.

Le résultat fut le même dans les deux cas : les unités régulières plus expérimentées et plus lourdes, se trouvant sur leur terrain, détruisirent les troupes vietnamiennes, encore peu rompues à l'art de la guerre. Les deux soeurs Trung, plutôt que de se rendre, se suicidèrent en se jetant dans la rivière. Alors commença une « sinisation » sérieuse du pays, des administrateurs chinois remplaçant presque partout les dirigeants vietnamiens traditionnels. Il y eut quelques soulèvements. L'un, en 248, fut également mené par une femme, Trieu Au ; il tourna court presque aussitôt et Trieu Au se suicida comme les deux soeurs Trung. L'autre, conduit par Ly Bon, dura de 544 à 547 avant d'être maté. Avec la venue au pouvoir de l'énergique dynastie Tang, après 618, il n'y eut plus aucun espoir de résistance. Le Viet Nam devint protectorat chinois du « Sud Pacifié » (An-Nam en chinois et en vietnamien) : « An » signifiant « Paix » et « Nam » désignant « Sud ». Et c'est sous ce nom d'An-Nam, symbole de défaite et d'humiliation que cette région du globe devenait connue du monde extérieur jusqu'au mois de septembre 1945 où eut lieu la déclaration d'indépendance, à Ha-Noi sur la place Binh Dinh, par le Président Hồ Chi Minh.

Avec le déclin des Tang réapparurent les espoirs de libération du Viet Nam. Débutant en 938, une véritable éruption de révoltes amena, l'année suivante, la défaite des Chinois. En 940, les Vietnamiens étaient les maîtres de leur pays depuis

les collines du Yun-Nan jusqu'au 17^{ème} parallèle. Bien que des liens symboliques de vassalité les aient réunis à la Chine presque tout au long de leur histoire jusqu'à ce que la domination française soit devenue complète en 1883, leur voisin du Nord, malgré quelques menaces sporadiques, ne réussit jamais à reprendre la souveraineté effective sur le pays, sauf pendant la brève période de 1407 à 1427.

Étant désormais assurés de leurs arrières, les Vietnamiens pouvaient se vouer à leur mission historique essentielle : s'assurer l'espace vital nécessaire à leur nombreuse population agricole dans les deltas relativement vides au sud de leur frontière. Mais, à cet endroit se trouvait le royaume hindouisé du Champa comme l'étaient les royaumes du Cambodge et du Siam.

II – LE COLONIALISME VIETNAMIEN

Il s'ensuivit une véritable campagne de génocide qu'aucune dictature moderne n'aurait pu concevoir ou réaliser avec une telle totalité. Fondé en 192, le royaume du Champa, dont la superbe capitale Indrapura était située près de l'actuelle ville de Faïfo sur la côte du Centre-Viet Nam, prospéra pendant plusieurs siècles grâce à son commerce maritime florissant et à ses puissantes flottes de guerre, dont l'une remonta le Mékong et traversa le « Grand Lac » (Tonlé Sap) du Cambodge pour aller mettre à sac Angkor en 1177. Comme celui des Normands (presque contemporains), le royaume Cham reposait presque entièrement sur la puissance de sa marine avec tous les avantages et les désavantages de l'organisation sociale et politique qu'entraîne un tel État. Ce peuple, comme les Normands, fut un fléau de toute la région aussi longtemps qu'il fut capable, grâce à ses navires rapides, de porter la guerre chez ses voisins, vivant de pillage.

Mais, ayant négligé l'agriculture, la pénétration et l'ancrage dans son propre pays, le royaume Cham fut incapable de résister à la longue au lent et tenace « grignotage » exercé par les paysans vietnamiens. Il y eut affrontement et confrontation de deux modes de vie et de deux rythmes de vie : l'action violente et rapide des raids de pillards et la lente propagation de proche en proche des paysans avec toujours le souci d'engranger et de préparer les récoltes suivantes. Aussi, bien que les Chams, militairement supérieurs, aient réussi plusieurs profondes incursions dans le delta du Fleuve Rouge – s'emparant de Ha-Noi – les Vietnamiens les repoussèrent finalement et les réduisirent à la défensive.

Peu à peu, les fermiers vietnamiens occupèrent les plaines vierges du Nord-Champa, très souvent avec le consentement des Chams qui virent dans cette occupation pacifique une source d'enrichissement pour eux. Avec l'accroissement de la pénétration vietnamienne s'accrurent le désir et la capacité de l'État vietnamien de protéger ses propres concitoyens. Village par village, delta par delta, le processus se répéta. Il y eut quelques arrêts momentanés et même quelques brefs reculs dans cette « longue marche » vers le Sud, mais vers la fin du XI^{ème} siècle, toutes les provinces côtières au Nord de Hué étaient passées sous contrôle vietnamien. La zone suivante qui comprenait Hué (future capitale impériale du Viet Nam), devint vietnamienne vers le milieu du XV^{ème} siècle, grâce au mariage de la soeur du roi du Champa avec le roi du Viet Nam. Mais en 1471, la guerre reprit avec âpreté, les Vietnamiens soumirent la deuxième capitale des Chams, Vijaya

(Indrapura ayant été perdue auparavant) et le royaume Cham, jadis florissant, fut bien près de sa chute. Il avait perdu plus de 500 km de côtes et n'était plus, en fait, qu'un réduit qui s'étendait assez précairement sur les petits deltas de Khan Hoa, de Phan Rang et de Phan Thiet.

Un siècle et demi plus tard, le royaume du Champa avait disparu. À l'exception du musée « Champa » à Da Nang (l'ex Tourane), il n'en reste aujourd'hui qu'une série de tours en ruines, sur les crêtes des plaines côtières du Centre-Viet Nam.

Le royaume Cham a été effacé par le lent « grignotage » des Vietnamiens en cinq siècles environ et le terme « génocide », dénotant l'acte de faire disparaître un peuple sur un territoire, n'a pas ici, dans le contexte de la civilisation chinoise, la même connotation que celle donnée en Occident depuis la Deuxième Guerre mondiale, c'est-à-dire d'un meurtre systématique à grande échelle. Pour le royaume Cham, il s'agissait de la disparition d'une organisation sociale et politique dans le remplacement d'un mode de vie par un autre.

La langue cham peut être entendue, parfois et rarement, encore chez quelques peuplades isolées sur les plateaux, l'arrière-pays montagneux des plaines côtières de Phan Rang, Phan Ri et de Phan Thiet au Sud du Centre-Viet Nam. Environ 30 000 habitants, beaux comme de purs Malais et pratiquant en partie comme eux la religion musulmane, y gagnent tant bien que mal leur subsistance comme pêcheurs et artisans autour des villes vietnamiennes de Phan Rang et Phan Ri. Leur sort est peu différent de celui des Amérindiens.

Au cours de cette entreprise coloniale réussie, car ce ne fut rien d'autre, le gouvernement vietnamien décida de donner au processus employé le statut d'État et, en 1481, les « Don-Dien » furent créés. Comme les *Coloniae* romaines 1 500 ans plus tôt, comme les *Nakhal* israéliens 500 ans plus tard ou les *Wehrbauern* austro-allemands du XVIII^{ème} siècle, les *Don-Dien*¹⁵ vietnamiens étaient des colonies agricoles que l'État octroyait aux fermiers qui, en contrepartie, assuraient la mise en valeur et la défense de la « nouvelle frontière », tout comme les « hameaux de la nouvelle vie » du gouvernement vietnamien des années 1970. Les colons du « Don-Dien » étaient des gens rudes et intrépides, décidés non seulement à défendre ce qu'ils possédaient, mais aussi à étendre et repousser plus loin la frontière un peu plus au Sud jusqu'à l'ouverture de la grande plaine du delta du Mékong où la route vers l'Ouest leur est devenue ouverte sans le franchissement des montagnes de la « cordillère annamitique ».

Cette fois-ci, l'avance vietnamienne se fit au détriment de l'Empire khmer en décomposition. Une telle situation était riche en incidents frontaliers, utilisés pour arrondir le domaine vietnamien. En 1658, tout le Sud-Viet Nam au Nord de Sai-Gon — alors un village cambodgien de pêcheurs dénommé Prey Kor — était aux

15. De « Don » (fortin) et « Dien » (rizière). Le procédé est très classique, depuis la poussée des Chinois vers le Sud pour former le Viet Nam lui-même au « Far West » américain et jusqu'à la « tache d'huile » de Lyautey dans la colonisation française de l'Afrique du Nord. Il s'agit des colonies de peuplement. Le terme « colonisation », de l'occupation et la mise en valeur d'un territoire, a pris une toute autre signification après les « Grandes Conquêtes » de l'Europe.

maines des Vietnamiens. Sai-Gon tomba en 1672 aux mains des Vietnamiens et en 1975 aux mains d'autres Vietnamiens et fut rebaptisé Thanh-Pho-Ho-Chi-Minh (littéralement Ho-Chi-Minh-Ville) en l'honneur de l'artiste et de l'artisan de l'indépendance et de l'unité du Viet Nam moderne.

L'étape suivante de la conquête coloniale¹⁶ fut tout aussi typique. Un marchand chinois, Mac Cuu, s'était établi dans le Sud-Ouest de l'ancien royaume khmer et, tout comme les grandes compagnies coloniales européennes de l'époque, il avait pris possession de plusieurs provinces s'étendant de Kampot à Ca-Mau. Lorsque les Khmers et leurs alliés menacèrent « l'État dans l'État » de Mac Cuu, ce dernier fit appel à l'aide de ses voisins vietnamiens, tout heureux de pouvoir l'obliger. De cette manière, en 1757, le Viet Nam occupait tout le reste du delta du Mékong jusqu'à la presqu'île marécageuse de Ca-Mau. De même, en 1970 et 1979, les armées vietnamiennes passèrent au Cambodge actuel en « opérations de police » sous divers prétextes.

Des colons vietnamiens commencèrent à se répandre dans les provinces quasi inhabitées qui devinrent un vaste « Far West » pour l'État vietnamien. Encore aujourd'hui, les régions à l'Ouest du Mékong, comme la province de Chau-Doc, marche frontalière qui a subi les premiers bombardements venus du Cambodge en 1979, sont connues sous le nom de « Mien-Tay » (littéralement région occidentale), ce qui pourrait signifier « l'Ouest Nouveau ». À la fin du XVIII^{ème} siècle, le Viet Nam avait pris possession de son territoire actuel; par contre, la vietnamisation en profondeur est loin d'être complète dans cet « Ouest Nouveau » qu'est la Cochinchine ou l'actuel Sud-Viet Nam, tout comme la francisation de l'Occitanie.

La Cochinchine, l'actuel Sud-Viet Nam, de territoire cambodgien, n'est devenue vietnamienne que de fraîche date. On peut y voir une colonisation conjointe franco-tonkinoise aux dépens du Cambodge. Sous le protectorat français et jusqu'à 1945, les Cochinchinois sont des citoyens français. Le colonialisme français, divisant pour régner, avait favorisé la tendance autonomiste cochinchinoise et allait jusqu'à créer l'éphémère « République de Cochinchine » en 1946 pour saboter la jeune République du Viet Nam (septembre 1945) dont les mots d'ordre furent « Indépendance et Unité ». Il en fut de même, en 1954-55, de l'anti-communisme américain avec Ngo Dinh Diem et ses continuateurs jusqu'à la libération totale ou réunification complète du Viet Nam. Dans le contexte historique du peuplement du delta du Mékong, il n'est pas impossible que cette libération ou réunification soit perçue comme une invasion ou re-colonisation par les Tonkinois, tout autant qu'une nouvelle poussée vers un nouvel « Ouest Nouveau ».

III – LES INTERVENTIONS DU VIET NAM DANS LES AFFAIRES CAMBODGIENNES

Elles remontent à 1623 quand Chey Chettha II, roi du Cambodge, qui avait épousé une princesse vietnamienne, essaya de se libérer de la suzeraineté siamoise grâce à l'aide des empereurs vietnamiens Nguyễn. En compensation de cette aide, le

16. Conquête coloniale n'est pas obligatoirement synonyme d'expéditions ultra-marines.

gouvernement vietnamien de Hué exigea que le Cambodge accepte de recevoir des colons à Prey Kor et il envoya un général à la tête d'un « détachement de sécurité » pour protéger ces nouveaux colons.¹⁷ En 1658, un corps expéditionnaire vietnamien intervint dans les interminables luttes intestines pour le trône khmer, tout comme en 1979, 320 ans plus tard, pour calmer les ardeurs des « khmers rouges ». En 1660, le Cambodge commença à payer un tribut régulier de vassalité à la cour de Hué.

Mais le joug vietnamien sur le Cambodge prit une forme plus directe que celle toute théorique et symbolique que la Chine exerçait encore sur le Viet Nam. Ceci éclairant cela, les « guerres pédagogiques » entre la Chine et le Viet Nam et ce dernier avec le Cambodge en hiver de 1979 ne furent que de la politique étrangère asienne banale à la sauce confucéenne.

L'État khmer, alors sur son déclin, fut divisé en trois « résidences » vietnamiennes sous le contrôle d'un Résident Général vietnamien auprès de la cour cambodgienne à Oudong. Les Vietnamiens entreprirent alors de détruire les vestiges de la civilisation khmère, au point que dans les provinces frontalières (comme celle de Chau Doc), cette opération devint (comme pour les Chams) un véritable génocide par assimilation culturelle et élimination au sabre. C'est ainsi que les temples (pagodons) et autels boudhiques furent détruits, le port des vêtements vietnamiens et de la coiffure vietnamienne devint obligatoire, les noms des lieux, des villages et des provinces furent vietnamisés et finalement, le titre de roi fut aboli pour les souverains du Cambodge. Somme toute, ce qu'on appelle « génocide », ici en Extrême-Orient des « révolutions culturelles », c'est beaucoup plus l'élimination des styles de vie et des modes de pensée et d'action plutôt que la liquidation physique des personnes; c'est beaucoup plus du ressort des symboles et de l'imaginaire que des réalités physiques.

Au début du XIX^{ème} siècle, la reine Ang May (1834-1841), virtuellement prisonnière dans son palais, était officiellement désignée comme simple « chef du territoire de My-Lam ». ¹⁸ En cela, le Viet Nam obéit aux injonctions de l'antique « École des Noms » de la civilisation chinoise ancrée dans la croyance tenace aux correspondances entre l'ordre du ciel et l'ordre social exprimé par la rectitude des dénominations. Bien entendu, « ordre » s'entend à la fois comme ordonnancement et impératif. La « révolution culturelle » chinoise des années 60 offre un exemple illustratif le plus récent et le plus important de la rectification des dénominations pour rectifier la pensée et l'organisation sociale.

À partir de 1841, une grande partie du Cambodge fut purement et simplement incorporée au Viet Nam pour devenir l'Ouest cochinchinois. Après une rébellion cambodgienne encouragée par le Siam et une courte guerre, le Siam et le Viet Nam

17. Le cinéma d'Hollywood a déjà présenté de multiples versions de ce scénario dans les films de John Ford avec John Wayne!

18. A. DAUPHIN – MEUNIER, *Histoire du Cambodge*, Paris, PUF, 1961, pp. 71-104; J. BUTTINGER, *op. cit.* p. 270, en omettant de mettre l'accent sur le colonialisme vietnamien (qui, jusqu'aujourd'hui, a empoisonné les relations entre ces pays et dont les opérations de police ou de « pacification » des troupes vietnamiennes au Cambodge depuis 1979 ne sont que la continuation ou une version moderne de ce colonialisme), dit seulement que le Viet Nam « a fait preuve de vitalité en se développant régulièrement aux dépens du Cambodge ».

se combattirent sans résultat. Après ce match nul, les deux pays se mirent d'accord pour faire du Cambodge un « condominium » qui ne prit fin qu'avec et par l'établissement du protectorat français en 1863.

Une politique analogue dans le nord du Laos avait amené sous domination du Viet Nam, depuis le XVI^{ème} siècle, l'important plateau du Tran-Ninh, plus connu aujourd'hui sous le nom de « Plaine des Jarres ».

À la même époque en Europe, les XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle furent témoins d'un processus de regroupement national; et en dehors de la Russie, seule l'Autriche-Hongrie devait survivre comme État multinational jusqu'en 1918 et aucun nouvel État ne parvint à l'indépendance par l'assimilation ethnique des territoires étrangers. Le Viet Nam procéda de manière inverse: il se tailla un territoire national par la conquête militaire et l'assimilation ethnique des nations dont le niveau de civilisation était égal, sinon supérieur, au sien.

En d'autres termes, le Viet Nam n'invoquait pas la morale d'une « mission civilisatrice » pour se constituer un territoire national par la conquête militaire et l'assimilation ethnique. Son action, comme le « *Drang nach Osten* » germanique, se présentait comme une simple manifestation de la grande vitalité de son peuple.

Vitalité que Paul Mus attribue à cette « microsociologie » qui fonde la rusticité du monde rural vietnamien.

C'est bien à tort que les Chinois riaient en cachette de ces humbles institutions, réduites presque au sol. Elles ne leur ont pas cédé. Le Viet-Nam est, avant toute chose, une manière d'être et d'habiter dont l'expression et l'instrument d'expansion sont le village, puis le foisonnement des villages, et enfin un grappe uniforme de villages rizicoles, — carroyant, une fois pris, le pays qu'il y avait à prendre soit sur la nature sauvage, soit sur d'autres peuples. C'est ainsi qu'historiquement, tout près de nous, l'avance d'un front de villages peuplés de colons militaires, pénaux ou libres a fait de la Cochinchine, pays khmer, une terre vietnamienne comme les autres.

C'est à ce niveau que se montre le mieux le caractère secret et dense, humain cependant, de cette nation.¹⁹

Vincent Lemieux²⁰ rappelle encore (à propos de la « macrosociologie » et la « microsociologie », les types microsociologiques, ou formes de sociabilité, les types de groupements et les types de société globale) que « Mus précisait cette opposition dans ses cours de 1958 et de 1959, consacrés à l'analyse des sociétés asiennes.

Il y a une organisation quand il y a une autorité, des règles, du conscient... Au contraire, la sociabilité lie les gens d'une manière lâche, plastique qui n'est pas formelle.

19. P. MUS, *op. cit.*, p. 20.

20. Vincent LEMIEUX, « Réseaux et pratiques de communication dans les masses », conférence au colloque international « des masses » tenu à l'université Laval les 26-29 septembre 1985.

La microsociologie n'est pas une sociologie des petites unités, mais une sociologie où on n'a pas encore fait la statistique. Elle est structurale et non pas en extension. La macrosociologie, elle, sera géométrique.

La microsociologie n'est pas le village contre l'État, c'est une sociologie des noms propres contre une sociologie des cotes.

La sociabilité est une certaine façon de se disputer, aussi bien qu'une certaine de s'entendre.

Par dessous les grandes organisations géométriques, il faut retrouver à l'échelon minimal une autre sociologie, qui est maximale, plus fervente et qui ne se laisse pas facilement organiser. *P. Mus* (Cours du 18 avril 1958)

La Cochinchine, pays khmer, était devenue vietnamienne depuis si peu de temps : ses habitants étaient les moins solidement ancrés dans leur langue, leur structure sociale et leurs institutions vietnamiennes. Ce n'est pas sans raison que, durant la colonisation française, les Français consolidèrent d'abord leur position dans cette région et qu'ils tentèrent, en 1954-1955, de conserver cette position plus solide après la tentative infructueuse de Thierry d'Argenlieu en 1946 de forger une « République de Cochinchine ». À partir de 1955, les Américains ont bien tenté de faire vivre une « République du Sud-Viet Nam ».

Cela est confirmé par le fait que le Sud paraissait et paraît encore aujourd'hui plus « pro-français » (on se souvient que les Cochinchinois furent citoyens français de naissance) — ou simplement plus « français » ; cela éclate aux yeux et aux oreilles d'un touriste, même peu averti, à Saigon et dans les villes de province — que le Centre-Viet Nam ou le Nord, car la pénétration (avec la sensation charnelle, le sens esthétique et éthique et la signification intellectuelle) culturelle et administrative de la puissance coloniale française y trouvait moins de résistance que dans les autres régions. Pour la même raison, la pénétration coloniale française devint de plus en plus difficile au fur et à mesure qu'elle avançait vers les hauts lieux de la culture et du patriotisme vietnamiens. Pour la même raison, dans le nord du pays, l'indépendance (1945-1954) et l'unification (1955-1975) furent essentiellement le fait des Tonkinois et la libération complète et totale du pays peut être perçue, au Sud, comme une « reprise en main » par les Tonkinois après un « flirt » de quelques décennies avec les Français et les Américains.

Ainsi, tout le territoire du Viet Nam, au sud du 17^{ème} parallèle, n'a été vietnamien que depuis deux siècles. Il s'agissait purement et simplement d'annexions coloniales. Le fait qu'elles aient pour objet des territoires contigus ne les rend pas plus ou moins respectables. D'autre part, un génocide n'est pas seulement l'élimination physique à grande échelle d'un peuple, c'est aussi l'assimilation culturelle par laquelle un peuple n'existe plus comme groupement distinct et distinctif par les us et coutumes. Cette « vietnamisation » du pays khmer n'a, en fait, précédé le premier contact colonial français que de cent ans. Cette réalité historique, sociale, culturelle et politique qui est la colonisation quasi conjointe du delta du Mékong par les Français et les Tonkinois (au détriment du Cambodge) ne peut être masquée par de bonnes paroles ou éliminée de la mémoire collective par des silences répétés et assourdissants, car elle affecte la solidité de l'édifice de la

nation dans les moments de crise (situation critique et cruciale), comme ce fut précisément le cas ces dernières années.

Ayant consolidé leur prise de possession du littoral Cham et du delta du Mékong khmer, les Vietnamiens commirent apparemment la même erreur que leurs prédécesseurs Cham et Khmer: ils ne donnèrent pas à leur pays une profondeur suffisante. Grouillant dans leurs deltas exigus, bien peu de Vietnamiens éprouvèrent le désir d'affronter les forêts inhospitalières et les tribus primitives des hautes régions et, à part quelques installations établies avec l'aide du gouvernement dans les deux zones, 95 % de tous les Vietnamiens « de souche » habitent les terres dont l'altitude n'excède pas 300 m.

Dans les hautes régions du Nord, les tribus farouches des Thaï, Muong et des Tho toléraient la suzeraineté des Vietnamiens avec autant de bonne grâce que ceux-ci avaient supporté leur propre soumission aux Chinois. Les mandarins vietnamiens exigeaient d'elles des tributs d'ivoire, de bois précieux et d'opium, mais ils laissaient ces tribus sous la direction de leurs chefs coutumiers et traditionnels et les Annales vietnamiennes relatent de fréquentes révoltes des montagnards. En fait, les Thaï atteignirent une quasi indépendance entre le milieu du XVIII^{ème} siècle et l'arrivée des Français en 1983, au moment où l'État vietnamien est affaibli par des luttes dynastiques, tout comme le Viet Nam lorsque la Chine se trouve en difficulté.

Quant aux tribus plus primitives du Sud, les rois vietnamiens reconnurent sagement qu'elles constituaient un « tampon » qui les protégeait des Khmers et des Siamois hindouisés encore dangereux, et ils les laissèrent administrer leurs affaires comme elles les entendaient, après que toutefois leurs chefs eurent fait acte de soumission (pure forme d'ailleurs) et eurent payé un tribut symbolique. Ces relations directes entre la couronne et les tribus montagnardes (comme celles entre les habitants des îles anglo-normandes et la couronne britannique) se poursuivirent jusqu'à l'abolition des « domaines de la couronne » à l'abdication de S.M. Bao Dai, l'avènement de la « République du Sud-Viet Nam » en octobre 1955.

Sans l'aide active et passive apportée par ces tribus septentrionales et méridionales, le « Viet Minh » et le « Viet Cong » n'auraient pas pu gagner les deux guerres d'Indochine: le gouvernement vietnamien s'étant réfugié sur les Hauts Plateaux du Viet Bac, la « piste Ho Chi Minh » se frayant son chemin sur leur territoire et les plus grandes batailles eurent lieu dans les hautes régions. Les Français et les Américains comptaient sur le ralliement de ces tribus pour lutter contre les « Viet Minh » et « Viet Cong ». Il n'en fut rien.

Les Vietnamiens des plaines du Sud, malgré leur homogénéité culturelle et sociale, souffrirent, dans le domaine politique, de leur développement trop rapide et de leur éloignement de leur terre d'origine. Après leur victoire de 1975, il n'est pas impossible qu'ils soient sortis du cadre du foisonnement des villages qui a fait leur succès. Avec les moyens de communication traditionnels, le gouvernement établi dans le delta du Fleuve Rouge (à Ha-Noi) était à la longue incapable d'exercer un contrôle effectif et efficace sur les territoires du Sud, éloignés de 1 500 km. Des seigneurs féodaux locaux s'arrogèrent la conduite des affaires, provoquant ainsi des divisions. Dans le Nord, la dynastie « usée » des Lê fut supplantée par le

gouverneur de Ha-Noi, Mac Dan Dung qui, selon Buttinger l'historien américain, « gravit les marches du trône sur un tapis de cadavres seigneuriaux et royaux » en 1527.

Dans le Sud, un autre seigneur féodal, Nguyễn Kim, constitua au Laos un gouvernement en exil autour d'un descendant des Lê. Lorsque Nguyễn Kim fut assassiné par des partisans du clan des Mac, en 1545, la lutte se transforma en guerre civile qui, hormis quelques brèves périodes d'union, dura presque deux siècles. Selon les mots d'un historien, les trois vietnamiens étaient tenus de régner sur tout le Viet Nam, alors qu'ils étaient incapables de diriger le plus petit district.²¹

Dans cette lutte indécise, le Sud resta en général sur la défensive. Dans les années 1630 et suivantes, les Nguyễn, alors au pouvoir, firent édifier deux grandes murailles à travers la petite plaine vietnamienne du Quang Tri, à l'endroit où elle est la plus étroite, à Dong Hoi — soit à quelques kilomètres de la récente (1954-1975) ligne de démarcation du 17^{ème} parallèle. Pendant 150 ans, le pays resta divisé par ces murs, tout comme il le fut par la ligne de démarcation à la suite des accords de Genève pour mettre fin à la première guerre d'Indochine contre le pouvoir colonial français pour regrouper les troupes du CFEQ (Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient). Cette ligne de démarcation temporaire a été l'enjeu de la deuxième guerre d'Indochine pour réaliser le deuxième thème qui est l'UNITÉ; le premier thème, l'INDÉPENDANCE, a été réalisé à travers, par et avec la lutte armée et la consécration officielle a été effectuée au prix de cette ligne de démarcation et aux dépens de cette unité militairement contrariée par les États-Unis.

De 1673 à 1674, une trêve *de facto* exista entre le Nord et le Sud, bien que les seigneurs féodaux des Trinh (qui avaient succédé aux Mac comme « protecteurs » des rois Lê) aient exigé la reddition des « rebelles » du Sud et que les Nguyễn, dans le Sud, aient refusé la réunification, aussi longtemps que les souverains Lê seraient des fantoches des Trinh. Cette tranche de l'histoire, banale somme toute des luttes dynastiques, a inspiré beaucoup de pièces du théâtre populaire qui servaient à la propagande de Bao Dat, de Diem et de leurs successeurs.

On a beaucoup discuté des raisons pour lesquelles les Trinh, ayant les 4/5 de la population sur leur territoire, n'avaient jamais réussi à briser l'étreinte des Nguyễn dans le Sud, d'autant plus que ces derniers devaient tenir non seulement la ligne qui les séparait de leurs adversaires du Nord, mais encore leurs nouvelles frontières avec le Cambodge, où les colons vietnamiens avançaient plus profondément vers l'Ouest du delta du Mékong. L'interprétation que nous fournissons est celle des colonies de la « nouvelle frontière » plus hardies, plus imaginatives et plus novatrices. L'Angleterre n'a jamais réussi à faire rentrer ses colonies rebelles d'Améri-

21. Paul ISOART, *Le Phénomène National Vietnamien*, Paris, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence, 1961, p. 25. Il s'agirait, selon Paul Mus (Annuaire du Collège de France, résumé des cours de 1968-1969, p. 421), de deux éléments : « à la base une sociabilité coutumière; et en superstructure centralisatrice, religieuse, culturelle et administrative, réglant et entretenant le sentiment collectif qui, en dernière analyse, paraît la fonder, à savoir le sentiment d'avoir sa chance ensemble qui, là où elle existe, est le plus proche équivalent de notre sentiment national non sans de fortes analogies, sous le contraste des croyances et des cultures ».

que dans son ordre; les colons d'Amérique avaient alors leurs « nouvelles vies » à défendre contre l'ancien ordre britannique. Les colons vietnamiens avaient leur nouvelle « terre promise » à défendre contre l'ordre ancestral assuré à Hanoï par une dynastie « usée » qui semblait ne plus avoir les faveurs du ciel.

Au siècle de l'expansion coloniale européenne, les deux parties de ces luttes dynastiques recevaient chacune une « aide étrangère » : les Hollandais soutenaient le régime du Nord et les Portugais celui des Nguyễn, tandis que les missions catholiques prospéraient dans les deux zones. La scène est mise en place par les conseillers militaires, le matériel de guerre et les missionnaires occidentaux pour la colonisation française du Viet Nam, en retard pour le dépeçage de la Chine. En effet, tous les écoliers de France et Navarre ont appris que l'Indochine est devenue française à partir d'une erreur, en voulant pénétrer en Chine par la remontée du Mékong (les bordures côtières de la Chine étaient déjà interdites aux Français par les autres puissances coloniales occidentales).

IV – LA COLONISATION FRANÇAISE DU VIET NAM

Celle-ci a été contée, maintes fois, par les colonisateurs français et les colonisés vietnamiens. Il suffit de tracer ici les grandes lignes qui, après les premiers contacts avec les Européens²², sont dans l'alliance du sabre et du goupillon, alliance qui fut le fer de lance et le bréviaire du colonialisme européen de grand-papa justifié par la « mission civilisatrice ». Le néocolonialisme d'aujourd'hui, lui, a l'originalité de remplacer la terreur par la technologie et s'est rationalisé (dans la signification freudienne d'autojustification *a posteriori* et de construction névrotique) par, avec et à travers la « Science ».

Le siècle de la révolution machiniste, des engins à vapeur, de l'évolutionnisme, du darwinisme, des nationalismes, mais aussi de la lutte des communards, des impérialismes, le siècle des merveilles fut certainement positiviste et utilitariste, mais il fut avant tout animé par la conviction que la pensée scientifique était le moteur de tout progrès. Sous les regards optimistes de l'époque, un nouveau dogme se fraye un chemin à la suite surtout des nombreuses interventions publiques des principaux promoteurs de la pensée positiviste: le dogme de la promotion générale par la science qui prendra la place de la religion.²³

22. Les contacts les plus anciens entre le Viet Nam et l'Occident dont on ait conservé les traces remontent à 166 après J-C. À cette époque, les annales du GIAO CHI (région entourant le delta du Fleuve Rouge et administrée par les Chinois) relatent qu'un Romain envoyé par l'empereur « An-Tun » (Marc-Antoine qui régna de 161 à 180 après J-C) visita le pays. On a retrouvé à Oc-Eo, dans le Sud-Viet Nam, une médaille romaine en or datée de 152 après J-C. C'est précisément le mot « Giao Chi », dont Marco Polo déforma la prononciation, qui donna finalement naissance au mot « Cochinchine », auquel on ajouta le mot « Chine » par souci de clarté: ainsi le nom « Cochinchine » devint pour plusieurs siècles la désignation du Viet Nam la plus connue en Occident, avec le nom de « An Nam » donné par les Chinois à toute cette région.

23. Alf SCHWARZ, auteur de l'article « La sociologie en Afrique ou les enjeux véritables du paradigme du développement international » dans la *Revue canadienne des études africaines* volume 13, n° 1-2, 1979, pp. 89-160. Publication de l'Association canadienne des études africaines, Québec. Au-delà du terme « néo-colonialisme » et dans les relations internationales, l'alibi de la « mission civilisatrice » peut très bien être remplacé par celui du « développement international ».

Dans la ponctuation choisie (ou découpage en intervalles privilégiés d'une séquence comme celle de oeuf-poule-oeuf---) en commençant par le « sabre » qui conduit au « goupillon », le contact le plus durable entre le Viet Nam et l'Europe commença en 1535 avec le débarquement à Faifo du capitaine portugais, duc d'Albuquerque, Antonio da Faria, et l'établissement qui en résulta de comptoirs rivaux portugais et hollandais. D'autre part, des missionnaires catholiques étaient venus sans doute avant da Faria; mais ce n'est qu'en 1651 qu'une mission catholique permanente fut installée au Viet Nam.

Cependant, c'est à un autre prêtre français (d'origine juive marrane, semble-t-il), Mgr Alexandre de Rhodes, que l'on doit l'établissement du catholicisme au Viet Nam et son ancrage culturel (en termes d'attitude et de valeur), au-delà de l'aspect religieux des rituels magiques. Autrement dit, ce n'est pas seulement en tant que religion, mais également en tant que facteur de civilisation. Le Viet Nam a cette particularité d'être profondément sinisé sous un vernis français superficiel. Et on revient à ce mot de Hô Chi Minh, en 1946, rapporté par Paul Mus (1952, p. 85): « Plutôt flairer un peu la crotte des Français que manger toute notre vie celle des Chinois. »

Arrivé au Viet Nam en 1626, à l'âge de trente-cinq ans, Alexandre de Rhodes entreprit d'unifier les diverses transcriptions de la langue vietnamienne faites par ses prédécesseurs, en un alphabet latin cohérent accompagné d'accents toniques et de signes diacritiques. L'écriture latinisée est appelée « *quoc ngu* »: littéralement « langue nationale », en contraste à l'écriture classique en idéogrammes chinois, tout comme le « *kanji* » (littéralement « chinois ») pour l'écriture japonaise.

Comme on ne pense qu'avec des mots, la manière de penser et la vision du monde ou « *Weltanschauung* » des Vietnamiens se sont modifiées en une mixture avec la pensée chinoise. Il serait intéressant de noter la dénomination de « langue nationale » (*quoc ngu*) donnée à l'écriture vietnamienne alphabétisée et francisée. Dans la colonisation, on place l'importance beaucoup plus sur l'assimilation culturelle comme oppression ontologique que sur l'exploitation économique. Cette dénomination peut être interprétée comme un signe de la tendance tenace à s'échapper de la domination chinoise, même au prix de la soumission à une autre puissance.

Cette tendance, à travers ses expressions au cours des siècles, éclairerait les politiques et les alliances du Viet Nam vis-à-vis de l'URSS et de la Chine dans les années 1970-1980. Vis-à-vis de la France, qui a une place privilégiée dans l'histoire récente du Viet Nam qu'elle n'a pas toujours su prendre, cette déclaration²⁴ du Président Ho Chi Minh à un journaliste américain de l'agence *Associated Press*, le 11 septembre 1946 (au moment de l'échec de la conférence de Fontainebleau sur le statut du Viet Nam indépendant au sein de l'Union française, échec que la culture française de Hô Chi Minh lui fait nommer de « bonjour de Fontainebleau » avec un clin d'oeil aux « adieux de Fontainebleau » de Napoléon), doit être comprise dans

24. Jean LACOUTURE: *Hô Chi Minh*, Paris, Seuil, 1977, p. 127. Le portrait de Hô Chi Minh, produit et producteur de l'histoire récente du Viet Nam.

sa pleine signification confucéenne: « Il n'y a pas de discorde véritable entre nous. Nos divergences sont celles que l'on trouve au sein de chaque famille... ».

Dans la confusion entre parole et langage, la difficulté était sans doute de discerner le langage vietnamien confucéen derrière les mots français, surtout après la subtilité et l'érudition à la française du « bonjour de Fontainebleau ».

Le deuxième prêtre catholique à avoir sa place sur les autels des ancêtres au Viet Nam fut Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, qui a épousé la cause du jeune prince Nguyễn Anh, alors âgé de seize ans, qui errait en fugitif dans son pays ancestral. Nguyễn Anh fut contraint de s'exiler au Siam et Mgr Pigneau ne désespéra pas pour autant: il se rendit en France en 1787 (une France dont la banqueroute financière et morale allait déclencher deux ans plus tard la Révolution), avec l'ultime espoir de rassembler une armée pour sauver sa « seconde patrie bien-aimée ». Ce fut un échec. Néanmoins, il réussit à recruter 300 aventuriers français dans les comptoirs français de l'Inde. Avec quelques pièces d'artillerie et deux bateaux, l'expédition se mit en route le 19 juin 1789, à moins d'un mois du jour de la prise de la Bastille, pour le Viet Nam.

Après une série de victoires rapides sur les Tay Son qui ont éliminé les Trinh du Nord, Nguyễn Anh accéda au trône et prit le nom de Gia Long en 1801. La Chine, toujours puissance tutélaire, le confirma dans le titre d'empereur d'An Nam en 1802, en lui envoyant le sceau tributaire. Gia Long donna à son empire son nom actuel de « Viet Nam » et installa la capitale à Hué, située dans une position plus centrale que Hanoï, démarquant ainsi la nouvelle dynastie des Nguyễn au Sud et favorisant l'expansion coloniale vietnamienne dans la plaine alluviale du delta du Mékong ouvert vers l'Ouest, vers le Cambodge et le delta du Ménam occupé par le Siam.

Mrg Pigneau, usé et participant aux campagnes militaires, mourut le 9 octobre 1799 sous les murs de la forteresse de Qui Nhon, dans le Centre Viet Nam, et fut enseveli à quelques kilomètres de Saïgon avec tous les honneurs dus à un duc et un pair vietnamien. Comme c'est aussi le cas de quelques intellectuels, soldats et officiers vietnamiens, avec tous les honneurs dus à un « grand » Français. Ces rituels impériaux et républicains éclaireraient les « divergences au sein de chaque famille » dont parlait Hồ Chi Minh.

Les successeurs de Gia Long (Ming Mang, Thieu Tri et Tu Duc) n'eurent ni l'imagination, ni l'intelligence des forces et des faiblesses de l'Occident de leur ancêtre. De plus, Gia Long eut affaire avec l'Occident à un moment où celui-ci était livré à la confusion d'une « guerre civile » étendue à toute l'Europe par les armées napoléoniennes, mais ses successeurs eurent affaire à des États européens dont la puissance tendait largement vers l'expansion coloniale. Le heurt fut inévitable et le résultat prévisible.

L'intervention française au Viet Nam s'inscrit dans un plan européen visant à ouvrir la Chine au commerce occidental, sous des prétextes de protection des chrétiens persécutés. La « politique des canonnières » se manifesta en 1845 par la frégate américaine USS Constitution et le mouillage devant Tourane (aujourd'hui Da Nang, lieu des premiers débarquements des troupes terrestres américaines qui n'ont

pas pu établir la paix et la démocratie américaines au Viet Nam à la fin du XX^{ème} siècle) de l'escadre franco-espagnole, le 31 août 1858, commandée par l'amiral Rigault de Genouilly. Le 18 février 1859, Saïgon est emportée. Deux ans plus tard, la plus grande partie du delta du Mékong était devenue une tête de pont française. Le même scénario se reproduira en 1945 avec l'escadre anglaise et des éléments de la colonne Leclerc.

Cependant, l'empereur Tu Duc refusait toujours de capituler et les guérilleros bien organisés rendaient la vie insupportable aux Français. Finalement, Tu Duc accepta les demandes françaises touchant à la liberté religieuse et à celle du commerce, ainsi que la possession de Saïgon, car une révolte venait d'éclater dans le Nord-Viet Nam, sous la conduite d'un lointain descendant de la dynastie des Lê. La guerre de 1870-71 entre la France et la Prusse arrêta temporairement l'expansion coloniale française en Extrême-Orient.

La bêtise, l'ignorance et la violence n'ont pas de statut national ou idéologique. Beaucoup d'Américains partagent avec leurs contemporains communistes cette conception simpliste du colonialisme. Loin d'être un « grand dessein » élaboré par un gouvernement de militaristes avides aux ordres de financiers, l'occupation du Viet Nam par les Français fut une succession embrouillée d'improvisations et de « faits accomplis » d'aventuriers comme celui de Francis Garnier, un jeune officier de Marine, dont le zèle a dépassé les bornes des ordres, qui « libéra » tout le Tonkin. Au Viet Nam, chaque nouveau mouvement français d'étalement en « tache d'huile » déclenchait des attaques de patriotes vietnamiens. Paul Mus²⁵ a cité cette pancarte plantée sur la rive par les insurgés de Gaong et relevée par une des canonnières en 1862. On peut la trouver citée aussi par le Contre-Amiral Reveillère dans une remarquable étude sur « le Nationalisme Annamite » parue dans la « *Revue Indochinoise* » de 1902.

Tous les habitants de la province de Gaong font d'un commun accord cette déclaration. En perdant le gouvernement de notre roi nous sommes dans la même désolation d'un enfant qui a perdu son père et sa mère. Votre pays appartient aux mers occidentales, le nôtre aux mers de l'Orient. Comme le cheval et le buffle diffèrent entre eux, nous différons par la langue, par l'écriture et les mœurs. L'homme fut créé autrefois par races distinctes. Partout il a la même valeur mais sa nature n'est pas la même. La reconnaissance nous attache à notre roi. Nous vengerons ses injures ou nous mourrons pour lui. Si vous persistez à porter chez nous le fer et la flamme, le désordre sera long, mais nous agirons selon les lois du ciel. Notre cause finira par triompher. Si vous voulez la paix, rendez à notre roi son territoire. Nous combattons dans ce but. Vous avez pris nos provinces pour ajouter aux richesses de votre empire, à l'éclat de votre renommée. Voulez-vous une rançon en échange de notre territoire? Nous la payerons pourvu que vous cessiez de combattre et que vous reconduisiez vos troupes dans vos concessions. Nous aurons même pour vous de la gratitude et votre gloire sera connue de l'univers. Voulez-vous une concession pour vaquer dans le pays à vos

25. P. Mus, *op. cit.*, p. 224.

occupations commerciales ? Noys y consentons. Mais si vous refusez, nous ne cesserons de lutter pour obéir à la volonté du Ciel. Nous redoutons votre valeur, mais nous craignons le Ciel plus que votre puissance. Nous jurons de nous battre éternellement et sans relâche. Lorsque tout nous manquera, nous prendrons des branches d'arbres pour en faire des drapeaux et des bâtons pour armer nos soldats. Comment alors pourrez-vous vivre au milieu de nous ? Nous vous demandons d'examiner cette requête avec attention et de mettre un terme à un état de choses aussi funestes à nos intérêts qu'aux vôtres.

L'invitation au jeu à sommation non-nulle est manifeste dans la conclusion de la requête où les nuisances des uns conduisent aux nuisances des autres, ainsi que les gains des uns bénéficient aux autres. Elle commence par la famille confucéenne dans l'évocation de la désolation d'un enfant qui a perdu son père et sa mère et de l'obligation de venger le roi insulté. Texte représentatif, selon le Contre-Amiral Reveillère, du « Nationalisme Annamite », il décrit les deux constantes qui caractérisent l'histoire du Viet Nam et les modalités rustiques et rurales pour accomplir ces deux constantes qui sont :

- 1) Les rébellions tenaces et répétées contre le millénaire de colonisations chinoises et le siècle de colonisation française ;
- 2) Le colonialisme vietnamien sous la forme de « nouvelles frontières » toujours repoussées par la propagation épidémique de ce foisonnement de villages, par la « longue marche » d'un delta à riz au suivant et à travers l'assimilation des populations voisines aux modes de vie et coutumes, créant de proche en proche et d'années en années des sub-versions et des per-versions du modèle originel et original qui est lui-même une subversion et une perversion de la civilisation chinoise et de la culture française.

Russell Stetler²⁶, dans son introduction au recueil des textes de Vo Nguyen Giap, a ainsi décrit la première constante et les modalités pour l'accomplir.

In all their wars, the Vietnamese have confronted a more powerful enemy, whether numerically, as in the case of the ancient Chinese, or technologically, as in the case of their contemporary opponents. A strategy of passive defense, in which one relies on fortresses and treats material resources and terrain as ends in themselves, has never worked. The Vietnamese suffered their own Dien Bien Phu five and a half centuries before the French, when the impregnable stronghold of Da Bang in the interior of Thanh Hoa fell under siege by the Chinese. The common features of the successful resistance wars stand out clearly. All relied on tactical, and often strategic, flexibility. (This conception was elaborated in the first Vietnamese handbook of the military profession — in the thirteenth century !) All have utilized the natural advantages of terrain and environment to permit a mobile defense. All have utilized the expanse of time to the advantage of the resistance, building up strong forces in a war of long duration so as to be in a decisive position at the critical time. All have had popular character, based on the support of the peasantry

26. « The Military Art of People's War, Selected Writings of General Vo Nguyen Giap ». Monthly Review Press, London & N-Y., 1970, pp. 11-12.

throughout a general mobilization. (A system of conscription affecting every village has existed in Viet Nam from the tenth century.) Every victorious leader understood politics as the key of success.

The inventiveness of the Vietnamese is well known. We are familiar with the use of thousands of bicycles to carry ammunition and supplies to Dien Bien Phu and with the tunnel warfare of the National Liberation Front. All this has a precedent in the Vietnamese past...

Ces précédents et ces constantes forment le contexte historique qui rend signifiantes et significatives les politiques et les alliances du Viet Nam des années 40 aux années 80 où les décolonisations du Viet Nam pourraient céder le pas au colonialisme vietnamien dans sa « poussée vers l'Ouest » à travers la grande ouverture du delta du Mékong jusqu'au delta du Ménam (au Siam), sans le franchissement des chaînes de montagnes de la « cordillère annamitique », barrière géographique et mythique de cette « poussée vers l'Ouest » qui achève cette « longue marche » vers le Sud d'un petit delta à riz au suivant, poussée peu différente du « *Drang nach Osten* » germanique qui témoigne de la vitalité d'un peuple aux dépens de ses voisins, sans le secours de l'alibi et de la justification d'une quelconque « mission civilisatrice » ou d'autres « développements ».

En d'autres termes, les politiques et les alliances du Viet Nam des années 40 aux années 80 forment une « réponse appropriée » aux contraintes imposées par le contexte historique caractérisé par les colonisations du Viet Nam et le colonialisme vietnamien et par le contexte culturel décrit par Paul Mus comme primauté d'une socialité rampante dans ce foisonnement de villages, comme « une certaine façon de s'entendre ou de se disputer » en ramifications de proche en proche qui résiste à la « constitution de la société de haut en bas » dénommée Sociétation par Mus et qui s'étale en submergeant les voisins. Résistance et étalement sont alors les deux constantes qui caractérisent le contexte culturel du Viet Nam, contexte culturel qui donne sens aux décolonisations du Viet Nam et au colonialisme vietnamien qui, à leur tour, rendent signifiantes et significatives les politiques et les alliances du Viet Nam des années 40 aux années 80. Dans les années 80, les autorités vietnamiennes mettent l'accent sur le Mékong comme « trait d'union ». L'« Anschluss » ne fut-il pas aussi un trait d'union ?

Ce millénaire de colonisation chinoise, ce siècle de colonisation française et ce colonialisme vietnamien sont ainsi décrits, d'un trait par Mus :

Malgré l'évident handicap géographique, la France les a saisis dans une situation géographique très forte au moment où, après 1860, date de la prise de Saïgon par Rigault de Genouilly, notre intervention a commencé à retentir directement sur leurs destins. Au Nord, face à la Chine, suzerain nominal, ils étaient maîtres d'une frontière que le brigandage ne respectait pas toujours mais du moins ethniquement fermée, à l'exception de certaines infiltrations montagnardes, qui glissaient donc autour de l'habitat vietnamien propre, sis en plaine.

Au Sud, face aux vieux États de civilisation indianisante, Champa et Cambodge, la côte et ses plaines s'étaient progressivement ouvertes, de guerre en guerre, à une irrésistible avance. Militairement, les forces vietnamiennes se

portaient jusqu'aux lointaines frontières du Siam. Démographiquement, les masses paysannes, étendant le réseau des villages, avaient anéanti sur la côte d'Annam jusqu'au souvenir des Chams, sauf dans quelques cantons tout au Sud. Une grande partie de la Cochinchine, au XVIII^{ème} siècle, avait été dans les conditions analogues otée aux Cambodgiens, refoulés de plus en plus vers l'Ouest. Le reste du Cambodge aurait été l'enjeu d'un conflit avec le Siam sans notre venue.²⁷

Dans les années 1980, les armées vietnamiennes se portent encore aux lointaines frontières du Siam (devenu Thaïlande depuis 1939), occupées à nettoyer les derniers nids de « khmers rouges » et occupant la province de Battambang, les alentours du « grand lac » Tonlé Sap et les ruines d'Angkor, ruines fabriquées par les conquêtes antérieures des Vietnamiens sur une splendide civilisation indienne.

Au mois d'août de 1945 et pour tenter de s'opposer au retour de la colonisation française, les alliances vietnamiennes oscillaient entre l'URSS et les États-Unis (à travers l'OSS de la politique rooseveltienne).

Mais Hô Chi Minh et les siens ne veulent pas affronter les représentants du général de Gaulle avant de s'être assurés de la bienveillance des États-Unis. L'URSS est trop loin, et M. Hô tient, sur ce point, à garder ses distances: il sera toujours temps de reconnaître ses vrais amis... Le 26 août, une mission d'enquête américaine est reçue avec un enthousiasme déconcertant de la part d'un mouvement communiste — même à une époque antérieure à la guerre froide. Et ce jour-là, tandis que retentissait l'hymne américain, on vit Võ Nguyen Giap saluer du poing fermé la bannière étoilée...

Les leaders vietminh avaient su nouer des liens étroits, sinon très sincères, avec les représentants des États-Unis à Hanoï, et utiliser avec le maximum d'habileté l'anticolonialisme qui faisait alors le fond des conceptions américaines en matière de politique asiatique.²⁸

À travers ces manifestations très hollywoodiennes et aux moments où Giap saluait du poing fermé la bannière américaine, on vit et entendit le général Callaghan de l'OSS américain pousser la chansonnette.

C'est peut-être, à la fois, sincérité et feinte, aussi bien de la part du Viet Nam que de celle des États-Unis, à cette époque. Sincérité profonde et feinte circonstancielle. On se souvient que d'une part, la déclaration d'indépendance du Viet Nam (le 2 septembre 1945) se fonde sur la déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique et sur la déclaration des droits de l'homme de la révolution française, et, d'autre part, le mythe d'origine des États-Unis est la rébellion des colonies anglaises d'Amérique contre la tutelle de l'Angleterre.

Relisons ces propos de Hô Chi Minh (presque mot à mot, l'intervention qu'il fit au congrès de Tours vingt ans plus tôt, congrès qui a consacré la scission du parti socialiste français et acte fondateur du Parti Communiste Français) commentés par

27. P. MUS, *op. cit.*, p. 17.

28. J. LACOUTURE, *op. cit.*, p. 95.

Paul Mus comme « premier acte officiel de portée internationale accompli par le vieux proscrit Nguyễn Ai Quốc. Un legs, peut-on dire de soi à soi, en passant de la révolution à la tête d'un gouvernement ». ²⁹

Depuis plus de quatre-vingts ans, la bande des colonialistes français, sous les trois couleurs symbolisant la liberté, l'égalité et la fraternité, a dérobé notre territoire et opprimé notre peuple... Les Français nous ont donné aucune liberté politique, ils ont institué une législation barbare, ils ont créé plus de prisons que d'écoles, ils ont noyé dans le sang toutes nos révoltes, ils ont baillonné l'opinion, utilisé l'opium et l'alcool pour abrutir notre race... Sur le plan économique, ils nous ont dépouillé jusqu'à l'os, ils ont dérobé nos rizières, nos terres, nos forêts, nos mines... Ils nous ont accablés d'impôts absurdes... Ils ont empêché nos capitalistes de s'enrichir, ils ont exploité nos fonctionnaires de façon inhumaine.

De telle façon que nous, Gouvernement provisoire du nouveau Viet Nam, délégué du peuple, nous déclarons répudier le régime colonialiste français, répudier les traités entre la France et notre pays, répudier tous les privilèges des Français sur notre pays... Le peuple tout entier n'a qu'un cœur pour affirmer sa détermination de lutter contre les entreprises des colonialistes français...

Propos peu différents du « Procès de la colonisation française » qu'il a lancé et fort semblables à la « déclaration d'indépendance » par les représentants des États-Unis d'Amérique assemblés en Congrès Général. Après l'exposé des croyances fondamentales (« *that all men are created equal* », et de quelques 25 doléances contre le roi britannique (« He has refused assent to laws necessary for the public good », « imposed taxes on us without our consent », etc.), ce fut la répudiation des liens avec la Grande-Bretagne (« That these United colonies are, and of Right ought to be Free and Independent States; that they are Absolved from all Allegiance to the British Crown, and that all political connection between them and the State of Great Britain, is and ought to be totally dissolved... »). La déclaration d'indépendance du Viet Nam ne se voulait pas être un acte philosophique, mais la décolonisation du Viet Nam prétendait être un exemple pour les pays du Tiers-Monde, l'ouverture sur un monde des possibles. En 1946, pendant son séjour à Paris, descendu au « Royal-Monceau », Hô Chi Minh y tint ambassade en recevant Farhat Abbas un jour, David Ben Gourion un autre jour (alors simple dirigeant de l'agence juive aux prises avec les Anglais) et eut, dit-on, des contacts indirects avec Habib Bourguiba malgré la surveillance de la Sûreté française, avec cette préoccupation constante d'assurer l'émancipation globale des colonisés, depuis sa présentation de la pétition en faveur des colonies à la conférence de la Paix à Versailles en 1919, sa participation au congrès de Tours en 1920, sa fondation du « *paria* », journal anticolonialiste, jusqu'à sa promesse de victoire d'un peuple de paysans sur les États-Unis.

Au-delà du souvenir obsessif de ce millénaire de colonisation chinoise, l'URSS est trop éloignée géographiquement, historiquement et économiquement pour être

29. P. Mus, *op. cit.*, p. 88.

tout à fait fraternelle ; elle est riche et appartient à l'univers industriel qui en fait un allié intéressant comme fournisseur de matériel de haute technicité et comme antidote aux influences de la Chine qui est trop proche géographiquement, historiquement et économiquement pour être une « grande soeur » sans arrière-pensée, ou plutôt pour être considérée comme sans arrière-pensée par les Vietnamiens. La mémoire collective des Chinois et des Vietnamiens est riche de sept grandes invasions et d'un millénaire d'occupation. La dernière petite incursion chinoise date de 1979, suivie d'une joyeuse poursuite par l'armée vietnamienne qui se promena en Chine, au Nord, pendant qu'elle commença à occuper le Cambodge, au Sud, comme au joyeux temps des colonies des siècles passés.

Lorsque la sécurité est assurée aux frontières du Nord, le Viet Nam peut se consacrer à sa poussée vers le Sud et puis vers l'Ouest par la grande ouverture du delta du Mékong jusqu'au prochain delta, celui du Ménam au Siam (l'actuelle Thaïlande, de civilisation hindouisée en contraste et en opposition au Viet Nam sinisé qui sert le thème du Mékong comme « trait-d'union » ou « *Anschluss* » en allemand). Les khmers rouges qui, dit-on, campent aux frontières siamo-cambodgiennes fourniront-ils le prétexte pour passer la frontière ? Le dernier précédent fut le passage au Cambodge des armées saïgonaises pour détruire les « sanctuaires » vietcong, avec la bénédiction et la bêtise des Américains. Les Français et les Américains peuvent-ils se laver de leurs responsabilités dans le Sud-Est asien ? Le « discours de Phnom Penh » de de Gaulle ne fut-il pas la reconnaissance tardive des responsabilités du général dans la guerre d'Indochine ? À quand l'aide économique américaine, analogue au plan Marshall, au Viet Nam pour apaiser sa poussée vers l'Ouest, au-delà de la reconnaissance des responsabilités ?